

H-France Forum
Volume 11 (2016), Issue 6 #3

Sabine Arnaud, *On Hysteria: The Invention of a Medical Category between 1670 and 1820*. Chicago/London: University of Chicago Press, 2015. xii + 357. Figures, notes, bibliography, and index. \$55.00 U.S. (c.1). ISBN: 9780226275543

Review essay by Patrick Graille, Independent Scholar

Lorsque me fut proposée cette recension, j'eus l'intuition qu'un passionnant livre d'histoire des sciences et des sexes m'attendait. Un livre imaginé comme éloigné de l'*imposture des foucaultphiles* et des *foucaultâtres*, à juste raison mise en boîte par Jean-Marc Mandosio.[1] Un livre avec lequel je me réjouissais de prendre le large en mer de brumes, parmi les flux et reflux de Lumières amères – sans l'orthopédie intellectuelle et structurelle artificielle qui fait le lit vide au carré de tant d'ouvrages à la mode décérébrée d'aujourd'hui.

Hasard des lectures convergentes, avant d'ouvrir l'essai de Sabine Arnaud, je barbotais dans la *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux* (1801), où Louis-Sébastien Mercier créait à la hussarde le néologisme « Vaporiser », soit « avoir » ou « affecter des vapeurs ».[2] Pour exemplifier la dualité contradictoire de son verbe, l'auteur du *Tableau de Paris* l'assortissait d'un lapidaire poncif sexiste : « Cette femme ne fait que vaporiser. »[3] Publiée l'année du pieux Concordat entre la France et le pape Pie VII, de l'officialisation du Code civil et de la parution de l'*Histoire de Juliette* de Sade, la somme lexicale du membre de l'Institut national de France marque la volonté politique d'assigner de nouvelles normes morales et sexuées aux mots, aux corps et aux esprits, afin de contribuer à former une société prétendue *régénérée*, en vérité aseptisée et caporalisée.

Si, de 1670 à 1820, le terme de *vapeurs* reste aussi répandu qu'étendu, vague et énigmatique, sa substantivation en *vaporeux* par le *Dictionnaire de l'Académie* (1762) et en *vaporeuse* par Rétif de la Bretonne dans *Les Nuits de Paris* (1788), n'en est pas moins agréée. En miroir, le mot *hystérie*, dont l'étymologie renvoie à l'utérus, avec sa polysémie et ses ambiguïtés, ses hauts et ses bas estimés selon les degrés des affections diagnostiqués, ne s'imposera vraiment qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, avec Charcot et Freud, pour homologuer les attributs d'une *névrose* aujourd'hui bien connue, dont Sabine Arnaud retrace avec brio les sources et ressources oubliées, en forme de montagnes russes.

Ses hauts et ses bas : comment mieux dire ce *spleen* du corps et de la raison qu'après d'autres Ambroise Paré, conseiller, médecin et chirurgien du roi Henri II, nomme « suffocation de la matrice » dans son traité *De la génération* (1573)?(cité par Arnaud, pp. 64-65) Potentiellement mal oxygéné, l'utérus fut en effet longtemps perçu comme un insolite organe à part entière, voire un petit animal œuvrant séparément du corps féminin qui, en fonction de ses humeurs ou de circonstances extérieures, pouvait subitement se hausser dans le bas ventre (s'asphyxier) ou s'y incliner (retrouver sa position naturelle). D'où la thérapie figurée par l'étrange instrument chirurgical ornant la page de titre de l'essai de Sabine Arnaud nommé « pessaire », selon son étymologie qui signifie « pièce d'un jeu » (p. 68). Contrairement à ses badines apparences, cet ustensile hérité de la médecine hippocratique et délaissé au temps des Lumières pour des remèdes tels que les saignées, l'activité physique, les bains d'eau froide, les drogues dures, les bouillons de poulet et de veau, l'échange de lettres et de paroles, l'électricité ou le magnétisme

animal de Mesmer... ne fonctionnait pas seulement comme un salubre godemichet (du latin *gaude mihi*, « réjouis-moi »), loué par les médecins, chirurgiens, matrones ou libertin(e)s. Aussi et surtout, il faisait office, si l'on peut dire, d'*encensoir à sexe*.

Le monde que nous décrit Sabine Arnaud peut nous paraître étrange. Dans l'ancienne chirurgie, le pessaire désignait autant l'objet en forme de phallus pyramidal, qualifié de « remède solide » utilisé « dans différentes maladies des femmes, comme pour provoquer les règles, arrêter les pertes, remédier à la chute de la matrice » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1762), que les herbes brûlées exhalant leurs mauvaises odeurs introduites dans ce conduit à trous fumigènes.[4] Éludées par la pudibonde *Académie*, sa longueur et sa grosseur de la taille « du doigt », sa confection en « bois léger, ou avec un petit fourreau de linge ou de taffetas bien délié, rempli de poudres incorporées dans de la cire, de l'huile et du coton le tout bien pressé dans le fourreau » afin d'être suffisamment solide, sont bien décrites par le *Dictionnaire de Trévoux* (1771).[5] En désignant à la fois le contenant et le contenu, le dehors et le dedans, le pessaire incarne le signe de l'affection, notamment de la suffocation matricielle, et le moyen de retrouver la respiration, le symbole de l'aliénation et de la libération. Alors que l'*Académie* définit l'adjectif « Hystérique » comme lié « à la matrice » et la « passion ou affection hystérique » telle une « maladie » féminine, le rédacteur jésuite de *Trévoux* adopte le point de vue éclairé des auteurs « modernes », qui identifient ce mal au « vice des esprits » et au « genre nerveux », telle l'hypocondrie.[6] Précisant « que le plus souvent la matrice n'y a nulle part, et que les hommes y sont aussi sujets que les femmes », il entérine la thèse héritée du *Timée* de Platon d'un désordre non sexué.[7] Thèse qui tardera à cheminer, puisqu'à l'aube du XIX^e siècle même l'aliéniste Pinel, illustre auteur de la première grande classification des troubles mentaux, écartera de ses nosographies l'indomptable *petit démon* incarné par le sexe masculin et continuera d'invoquer la saine et sainte autorité de Paré pour justifier ses convictions phallocrates.

« Ça bouge là-dedans ! », s'exclame avec un humour fondé Sabine Arnaud qui, en quelque sorte, applique ce fabuleux balancement vertical d'une matrice personnalisée, capricieuse et vagabonde, aux soubresauts, égarements, contradictions, conflits, divagations, élargissements sémantiques et ontologiques... jalonnant la fascinante enquête pluridisciplinaire qu'elle consacre à cette « catégorie médicale » complexe à établir (p. 75). En effet, qu'ils émanent de médecins ou de littéraires, les traités, dialogues, autobiographies, correspondances ou contes sur l'hystérie révèlent et pénètrent les aspirations et les mutations de la société, entremêlant indistinctement des savoirs et des fantasmes d'époques. Car *protée*, *caméléon* ou *hydre*, l'hystérie est un *monstre*. Et ce monstre peut à la fois affecter une minorité sociale désœuvrée et empruntée, particulièrement les femmes nobles centrées sur leurs nombrils et leurs guerres en dentelles, comme englober l'humanité toute entière. Humanité que le dévot Pascal avait dans ses *Pensées* tenté d'approcher à travers ces solennelles questions laissées sans réponse : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradictions, quel prodige ? »[8] Humanité de fait identifiée à « un monstre incompréhensible »...[9] Sans en mentionner l'origine, le célèbre et riche médecin Tronchin, l'inventeur de l'inoculation contre la petite vérole, reprendra cette dernière comparaison dans une lettre de 1759 à une patiente, afin de lui donner à imaginer l'innommable et ineffable mystère de l'hystérie (p. 62). « Le sommeil [ou songe] de la raison produit des monstres », annoncera Goya dans la gravure 43 de ses *Caprices* (1799).[10]

Parmi les auteurs à témoigner de cette monstruosité, les esprits religieux, dans le sillage des pythies ou du Christ, figurent en place choisie. Outre l'étude des fameux *convulsionnaires* de Saint-Médard (entre 1727 et 1732), dont les spectaculaires transes unissant le mystique et le

religieux, le politique et le sadomasochisme, défrayèrent la chronique littéraire, médicale et judiciaire ; outre, à l'autre extrémité du siècle, l'examen précis du succès de Mesmer et de sa guérison supposée de tous les maux physiques et psychiques par le magnétisme animal, Sabine Arnaud ressort de l'ombre des figures moins connues et particulièrement fascinantes comme le docteur Pomme et l'écrivain Chassaignon. Rien ne permettrait de réunir ces deux auteurs dissemblables si, chacun à leur façon, assoiffés de reconnaissance et dominés par des pulsions *hystériques* hors du commun, ils ne s'étaient pris, ni plus ni moins, pour de nouveaux messies !

Médecin mondain, le premier publie un *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, qui connaît de nombreuses éditions de 1760 à 1804, où il considère que toute pathologie provient d'un « racornissement des nerfs » (p. 210). Quels que soient les cas, il préconise des régimes simples à base de saignées, d'absorption de litres d'eau de poulet et de veau, de séjours prolongés dans des bains froids. Plus surprenant, il prend à la lettre l'humour flatteur de certaines lettres que Voltaire lui envoie, des *Questions sur l'Encyclopédie* aussi, où il se trouve loué en « nouvel exorciste » luttant contre les infâmes superstitions.[11] Pareil renversement permet à Pomme de polémiquer contre tous les médecins ne suivant pas ses prescriptions et surtout de s'auto-consacrer en moderne Jésus-Christ faiseur de miracles : « Je guéris les démoniaques, je rends la vue aux aveugles ; je fais marcher les boiteux ; je ressuscite les morts », écrit-il le plus sérieusement du monde au philosophe ! [12] Qui n'a pas dû perdre l'occasion de se gausser.

Littérateur obscur, le second, dans son œuvre nommée *Cataractes de l'imagination, Déluge de la scribomanie, Vomissement littéraire, Hémorragie encyclopédique, Monstre des monstres* (1779, 4 vol.), signée « par Épiménide l'Inspiré » et localisée « dans l'antre de Trophonius au pays des Visions », revendique ses pages comme une somme organique vivante, une entité malade émanant du Très Haut. Sous l'égide d'Épiménide, poète et devin crétois, Chassaignon définit son « Monstre » comme essentiellement ironique. Ponctuée de « mystérieuses extravagances » et d'un « rideau énigmatique » qui « ne doivent point être pris à la lettre », son œuvre saturée de critiques littéraires au vitriol et marquée d'aveux autobiographiques transmue les courantes et apathiques « noires vapeurs » en une encre thérapeutique énergique, volcanique, sacralisée.[13] Investi d'une éminente mission prophétique, Chassaignon défie les abysses de l'hystérie qui selon lui s'apparente à l'*ennui* et signifie « vapeurs, brouillards de cerveau, inquiétude vague et fantasque, malaise confus dont on ne peut déterminer la cause, bâillement, nausée, dégoût ».[14] Sillonnant les mirages d'un moi marginal, sa quête kaléidoscopique d'un remède dans le mal se révèle ainsi abracadabrante, vertigineuse, inextinguible et infinie. Car l'écrivain, remarque justement Sabine Arnaud, « s'invente dans ses poses. Il décrit un corps de stupéfaction, qui se stupéfie en stupéfiant le lecteur, et se sculpte à ses yeux pour ne pas s'évanouir dans le texte ». (p. 159)

Pour conclure sans clôture, gageons qu'avec ses captivantes « études de cas », sa rigueur épistémologique, sa vaste et stimulante érudition, son heureuse dispense de toute idéologie politiquement correcte, son écriture toujours ciselée..., l'ouvrage de Sabine Arnaud fera date dans l'histoire des sciences et des consciences. Autrement et plus profondément, je l'espère, que certains livres *vaporeux* de Foucault, trop souvent agités par une critique moutonnaire comme de suffisants grelots prétendus libérateurs – pour ne pas dire *branlés* en suffocants *pessaires* avides de régler et d'aliéner la pensée.

NOTES

[1] Voir Jean-Marc Mandosio, *Longévité d'une imposture : Michel Foucault, suivi de « Foucaultphiles et foucaulâtres »*, Paris, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 2010.

[2] Louis-Sébastien Mercier, *Néologie, ou Vocabulaire de mots nouveaux, à renouveler, ou pris dans des acceptions nouvelles*, par L. S. Mercier, membre de l'Institut national de France, Paris, Moussard et Maradan, An IX-1801, t. I, p. 508.

[3] *Ibid.*

[4] Article « Pessaire », *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, Vve Bernard Brunet, t. II, 1762, p. 358.

[5] Article « Pessaire », *Dictionnaire de Trévoux*, Paris, C^{ie} des libraires associés, 1771, t. VI, p. 711.

[6] Articles « Hystérique », *Dictionnaire de l'Académie française*, t. I, p. 898 et *Dictionnaire de Trévoux*, t. IV, p. 927.

[7] Article « Hystérique », *Dictionnaire de Trévoux*, p. 927.

[8] Blaise Pascal, *Pensées, Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1954, p. 1216.

[9] *Ibid.*, p. 1170.

[10] Voir Pierre Gassier, *Goya témoin de son temps*, Fribourg, Office du Livre, 1983, p. 160.

[11] *Ibid.*, p. 211.

[12] *Ibid.*, p. 212.

[13] *Cataractes de l'imagination, Déluge de la scribomanie, Vomissement littéraire, Hémorragie encyclopédique, Monstre des monstres*, par Épiménide l'Inspiré, dans l'antre de Trophonius au pays des Visions, 1779, t. IV, p. 323.

[14] *Ibid.*, t. II, p. 116.

Patrick Graille, Independent Scholar
patrick.graille@laposte.net

Copyright © 2016 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the

contents of H-France Forum nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum

Volume 11 (2016), Issue 6 #3